

Comment Michel Noël a écrit certains de ses livres

Monique Noël-Gaudreault

Number 132, Winter 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/55661ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Noël-Gaudreault, M. (2004). Comment Michel Noël a écrit certains de ses livres. *Québec français*, (132), 109–110.

Comment Michel Noël

a écrit certains de ses livres



PROPOS RECUEILLIS PAR MONIQUE NOËL-GAUDREAU

Lire la nature

Né dans une famille d'origine amérindienne, l'auteur a vécu les quatorze premières années de sa vie en forêt, en Abitibi, dans le parc de La Vérendrye. En guise de livres, il lisait la nature ; c'est dire qu'il a appris non seulement à regarder, à toucher, à écouter, à sentir, mais aussi à assumer sa solitude. Ces compétences lui servent maintenant dans son métier d'écrivain qu'il compare à celui de chasseur.

Michel Noël a appris à parler l'anglais en même temps que le français. Sa mère, d'origine paysanne, était francophone. Des employés de la compagnie International Paper montraient à lire aux enfants nomades. Ses premières lectures ont donc été les *comic books* qu'il se procurait dans les derniers postes de traite de la Compagnie de la Baie d'Hudson.

Adolescent, il a découvert Camus. Ses parents et lui avaient démenagé à Mont-Laurier, et la vitrine de la « procure » (librairie-papeterie) du village débordait de livres de poche. Coup de foudre immédiat ! Il possède encore l'exemplaire de *L'étranger* qu'il avait acheté à l'époque. Chaque semaine, quand il avait empoché son salaire de douze dollars, il faisait le plein de livres de poche. Il lisait pour

voyager, se comparer, apprendre. Il lisait l'illustration, sentait l'odeur de l'encre, la texture du papier... Derrière le livre, l'adolescent savait qu'il y avait quelqu'un qui avait travaillé, et même sué, et qui confiait ses émotions, livrait le récit de ses amours et de ses peines. À l'écoute de la petite voix intérieure de l'auteur, il oubliait qu'il avait un livre dans les mains.

Avec Hubert Reeves et David Suzuki...

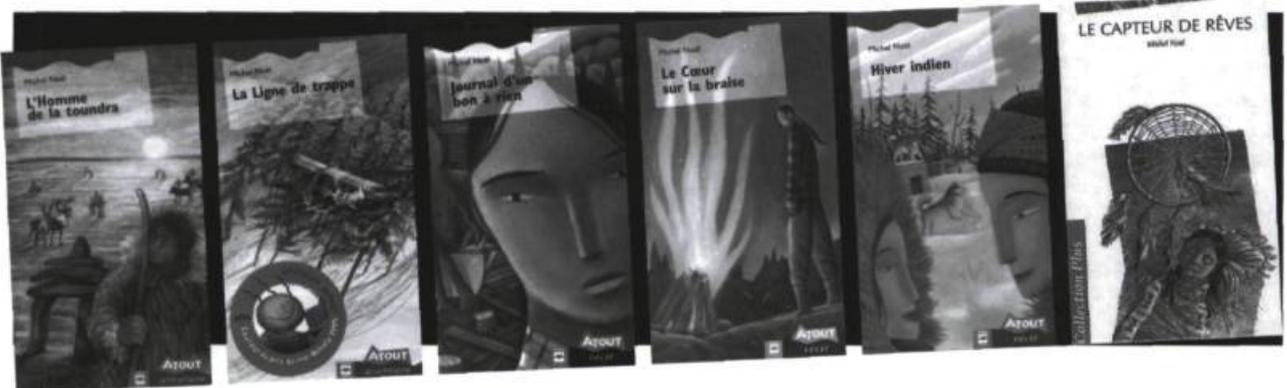
Actuellement, l'auteur lit la revue française *Lire*. Il apprécie également toutes les recensions qui le guident dans ses choix, avant de commander le volume à la Librairie du Square. Il achète beaucoup de livres et, après les avoir lus, il les redistribue par centaines à ses amis amérindiens. Environnement et écologie constituent ses deux domaines de prédilection. Il cite les écrits de Hubert Reeves, scientifique et poète, ainsi que *L'équilibre sacré* de David Suzuki. Dans la même veine, Michel Noël publie cet automne *La perfection n'est pas de ce monde*, qui raconte le big bang dans la mythologie amérindienne. Également, il vient de terminer le scénario d'un opéra amérindien financé par la compagnie Bombardier.

Une tête en pot de fleurs, ou à deux étages

Sur du papier quadrillé de format 8 1/2 x 14, sur des napperons de restaurant ou sur des chemises cartonnées, avec un crayon-feutre, en lettres carrées, laissant filer au bout de ses doigts ses émotions, il écrit et réécrit jusqu'à ce que ce soit beau.

Tout commence par une petite idée, une émotion forte : par exemple, une confiance d'un ami à propos des pensionnats pour Amérindiens (et cela donne *Dompter l'enfant sauvage*). Au début, il a l'impression qu'il ne se passe rien et puis, un jour, cette petite idée, cette semence devient un arbre ! Voilà pourquoi l'auteur compare la tête de celui qui écrit à un pot de fleurs.

Michel Noël prend des notes et cherche avec soin la première phrase. En réalité, celle-ci sera souvent la dernière : il a besoin de savoir où il s'en va. Suivant la consigne de Zola, « Jamais un jour sans une ligne », il se décide enfin à écrire et s'assoit. Assez tourné autour du pot ! Le midi, il noircit des pages et des pages. L'idée, le canevas : 20 pages ! Le plan bouge sans cesse. L'auteur respire mieux : les 20 pages en deviennent 40. Une fois réécrites, ces 40 pages passent à 80, et ainsi de suite...



Comme cette gestation difficile dure un certain temps, sa tête fonctionne à deux étages : le rez-de-chaussée, où il vit avec tout le monde, et le premier, où le travail se poursuit... Les corrections se multiplient jusqu'à ce qu'il ait atteint 350 ou 400 pages manuscrites. De six à huit mois sont nécessaires pour écrire le roman. Chaque année, il en publie un, auquel s'ajoute un livre plus court et un livre d'art.

Grâce à Bernard Clavel...

Le manuscrit de *La ligne de trappe* est resté longtemps dans un tiroir, jusqu'à ce que Michel Noël rencontre Bernard Clavel, écrivain français marié à une Québécoise. Cet être passionnant, bourreau de travail, vivait en Abitibi et cherchait quelqu'un pour lui parler des Amérindiens. Après avoir entendu l'histoire de sa vie en forêt, le Français lui a conseillé d'en faire un roman. Si bien que l'éditeur Michel Quintin, un peu plus tard (l'auteur a 50 ans), a publié *Pien*, gagnant du Prix du Gouverneur général. Proposé immédiatement après ce best-seller, le roman *La ligne de trappe* a été refusé par la lectrice de ce même éditeur. Déception ! Heureusement, Hurtubise HMH l'a accepté avec enthousiasme. Depuis 1998, 20 000 exemplaires se sont envolés comme des petits pains chauds.

Le roman commence par un écrasement d'avion : normal, Michel Noël en a vécu trois ! Les personnages de McAllister et d'Aurèle ont existé, ils travaillaient pour la Compagnie de la Baie d'Hudson. En réalité, des McAllister, il en a connu plusieurs. Quant à Aurèle, dans la vraie vie, il était bègue dans le Sud, mais cessait de l'être dès qu'il se retrouvait dans le Nord, chez les Amérindiens !

Nipishish s'en va en ville

Le *Journal d'un bon à rien*, paru en 1999, est le premier d'une trilogie qui suit *Dompter l'enfant sauvage*. Il faut dire que les personnages des romans de Michel Noël ont tous des liens entre eux. Nipishish grandit et fait connaissance avec la ville. Solitaire et minoritaire, il éprouve dans son âme le sentiment d'être un bon à rien jusqu'à ce qu'il prenne conscience de la richesse de ses valeurs personnelles et de sa culture, portée par une belle langue et de belles traditions.

Ce choc, Michel Noël l'a vécu. Pour décrire la famille d'accueil de son *alter ego*, il a choisi son parrain et sa marraine. Quant à la caisse de bière que vide Méo en regardant la partie de hockey à la télévision, c'est la même que son père vidait !

Après leur déménagement à Mont-Laurier, ses parents l'emmenaient, le soir, faire un tour en automobile et regarder les maisons des Blancs, exactement comme le font Méo et Mona Paradis.

Les souvenirs d'école de Nipishish, ce sont également les siens. Monsieur Thibault, qu'on retrouve dans le roman, a littéralement marqué sa vie. Ce professeur bienveillant qu'il a eu pendant trois ans aimait la nature et comprenait « l'enfant sauvage ». Il lui enseignait la littérature et lui a fait lire « *Oceano Nox* ». Animé par un sentiment d'urgence, l'enfant en question avait appris tout Victor Hugo ! Contrairement à celui du roman, le véritable monsieur Thibault ne lui a jamais offert de livre sur Louis Riel, mais les cousins de ce Métis manitobain sont les ancêtres de Michel Noël.

L'auteur a aimé également insérer des lettres dans le roman : celle de Paul, le frère de monsieur Thibault, et celle que Nipishish écrit à la belle Attikamek Pinamen. Les lettres constituent un exercice stimulant pour un écrivain et rompent le ton et le rythme du récit.

Une solitude à couper au couteau

L'homme de la toundra, paru en 2002, retrace l'histoire d'un pèlerinage, la longue quête d'identité de l'auteur lui-même, pour qui écrire signifie essentiellement méditer. Plusieurs sources nourrissent ce récit de neige, de bourrasque, de verglas et de solidarité. D'abord, les propos d'une dame âgée dans le train de Sept-Îles à Schefferville, alors que Michel Noël tournait un film sur la Grande Paix de Montréal : *Monsieur, dans ce temps-là, on marchait sa vie ! (on était libre)*.

Ensuite, au moment où il travaillait en France, il a visité le Panthéon pour rendre hommage à Albert Camus et à Victor Hugo et est tombé sur une exposition qui portait sur Antoine de Saint-Exupéry, pilote de brousse comme lui. Au lieu du désert de sable, il survolait la toundra, désert de glace. À la suite de la prise de conscience de cette similitude, Michel Noël a racheté et relu *Vol de nuit, Courrier sud et Terre des hommes*, qu'il avait donnés. Il a inséré dans son roman à lui la citation suivante : « L'homme se découvre quand il se mesure à l'obstacle ».

Pour sa part, le vieux sage, l'ami, le guide du jeune couple en fuite, est longtemps resté sans nom lors de l'écriture de *L'homme de la toundra*, jusqu'à ce que Mi-

chel Noël assiste à un spectacle de Joan Mackenzie, chanteuse amérindienne, qui dédiait une de ses chansons à son grand-père Joachim. C'est à ce moment-là que le personnage a été « baptisé », étape très importante pour l'auteur.

Quatrième source, le poète Alfred DesRochers, qui joue un rôle dans le roman. Le recueil *À l'ombre de l'Orford*, Michel Noël l'a découvert dans la bibliothèque de son fils, à Montréal. Il le lui a emprunté, puis, fait rarissime, l'a égaré ! Finalement, il a remis la main dessus et, en le relisant, il est tombé sur ce vers sublime : « Je suis le fils déchu d'une race surhumaine », qui a trouvé place dans *L'homme de la toundra*. Le recueil de poèmes se retrouvera, dans la fiction, dans le coffre d'Anne, la morte qui gisait dans la cabane de trappeur où il s'est réfugié.

Enfin, des amis de l'auteur tiennent une pourvoirie au grand lac Champdoré, au nord de Schefferville. Il y fait cuire au bord de l'eau le castor, le caribou, le riz sauvage, la bannique... Il a parcouru le trajet de l'homme de la toundra avant de le décrire en cinq chapitres par les yeux de son personnage principal. Pour lui, la toundra est le plus beau des poèmes : rude, riche, porteuse de dépaysement ; on peut s'y perdre, même dans des sentiers que l'on connaît.

Le mot de la fin

Nous avons en nous un potentiel presque illimité et le devoir de découvrir cette richesse. Il s'agit de trouver le sentier qui nous y mène. Le désert cache une oasis qui cache un puits qui contient de l'eau fraîche. Tout cela est en nous. Il faut nous abreuver de notre eau. Tirer l'eau de son puits, la partager avec d'autres, voilà le travail de l'écrivain. C'est un défi à relever, au même titre que celui d'être heureux. Pensons aux milliards de personnes qui sont venues avant nous : nous sommes redevables de cette vie qui nous a été confiée.

L'auteur se voit comme un passeur qui a hérité de connaissances léguées par ses ancêtres. Grand-père, il insiste sur les liens entre les générations et entre les nations. L'écriture lui permet de jouer ce rôle en appelant la relation émotive qui lie la nature et les individus.

Michel Noël a été décoré, en septembre 2003, de l'Ordre des arts et lettres par le Consul général de France, Monsieur Jacques Audibert.